



## Balzac et le naturalisme des Lumières

Dans le nouvel inventaire du monde qu'encourage le mouvement des Lumières, dans ce travail de mise à jour et d'approfondissement des connaissances humaines, les sciences de la nature occupent une place de choix. C'est le siècle des grandes classifications au service d'une science laïque – laquelle est, sinon tout à fait dégagée d'un arrière-plan religieux, du moins passablement émancipée de la traditionnelle et obligatoire lecture théologique. La question animale illustre bien une telle mutation intellectuelle<sup>1</sup>. Aux querelles sur l'âme des bêtes qui ont secoué la fin du XVII<sup>e</sup> siècle va se substituer progressivement une curiosité toute scientifique sur leur existence même et leurs particularités physiologiques et comportementales : avant de s'interroger sur le statut des animaux dans un prétendu plan de la Création, il convient de les connaître et les nommer. Aux sophismes de Descartes, tentant de plier le réel aux besoins de sa cause théorique, avec sa fameuse théorie des animaux-machines, un Linné ou un Buffon opposeront l'exigence de l'observation sans *a priori*, de la description minutieuse, du recensement : d'outils de déchiffrement d'un monde à envisager avec un regard neuf. C'est ainsi que la zoologie est fille des Lumières : elle naît d'une telle volonté d'appréhension rationnelle, neutralisant de séculaires enjeux métaphysiques en même temps qu'elle congédie pour de bon diverses légendes animalières — adieu, licornes et dragons.

L'entreprise de Linné, accomplie dans son *Système de la nature* (1735-1758), et celle de Buffon avec son *Histoire naturelle* (1749-1788), font figures exemplaires de ce souci méthodologique inédit. Dans le *Premier discours* qui ouvre la somme de Buffon, intitulé *De la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle*, l'auteur réfute Descartes – sans le nommer – et propose en effet un nouveau discours de la méthode :

[...] il faut rassembler tous les objets, les comparer, les étudier, et tirer de leurs rapports combinés toutes les lumières qui peuvent nous aider à les apercevoir nettement et les mieux connaître<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Je me permets de renvoyer ici au volume de la *Revue des Sciences Humaines* dont j'ai assuré la direction : « Bestiaire des Lumières », n° 296, 2009.

<sup>2</sup> *Premier discours*, dans *Œuvres*, éd. Stéphane Schmitt, Paris, Gallimard/« Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 35.

[...] il faut des vues générales, un coup d'œil ferme et un raisonnement formé plus encore par la réflexion que par l'étude ; il faut enfin cette qualité d'esprit qui nous fait saisir les rapports éloignés, les rassembler et en former un corps d'idées raisonnées, après en voir apprécié au juste les vraisemblances et en avoir pesé les probabilités<sup>3</sup>.

[...] l'amour de l'étude de la Nature suppose dans l'esprit deux qualités qui paraissent opposées, les grandes vues d'un génie ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil, et les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point<sup>4</sup>.

Il convient ainsi de voir à la fois large et de près. Buffon se veut, certes, d'un empirisme rigoureux mais affirme à plusieurs reprises que la tâche du naturaliste ne se limite pas à la seule description minutieuse de son objet d'étude : il doit s'élever à la connaissance du général, formuler des lois. C'est cette ambition, fondant son identité revendiquée de philosophe et moraliste, qui le fait considérer avec un certain dédain l'œuvre de son collègue Linné, qu'il réduit à une nomenclature myope. C'est aussi la raison de sa répugnance à la notion de « système », vu comme un obstacle à la liberté intellectuelle, aux tâtonnements spéculatifs. Nombre de ses contemporains, pourtant, lui reprochaient précisément un penchant à la systématisation : d'Alembert, notamment, dans le Préambule de l'*Encyclopédie*, évoque un « goût des systèmes plus propre à flatter l'imagination qu'à éclairer la raison », tandis que Charles Bonnet pointe un « esprit de système » entraînant l'*Histoire naturelle* du côté du « roman philosophique »<sup>5</sup>. Mais, comme l'écrit Condillac dans son *Traité des systèmes* (1749) : « Un système n'est autre chose que la disposition des différentes parties d'un art ou d'une science dans un ordre où elles se soutiennent mutuellement<sup>6</sup>. »

C'est sans doute en ce sens que l'entend Balzac, dont le projet romanesque s'appuie explicitement sur l'édifice scientifique du XVIII<sup>e</sup> siècle et sa dimension totalisante. Si, dans l'esquisse de l'« Avant-propos » à *La Comédie humaine*, il écrit que ses « deux instituteurs » furent Buffon et Walter Scott, on ne peut manquer d'être frappé par le second rang assigné à son confrère écossais dans la version définitive de cet « Avant-propos ». L'hommage au romancier, certes développé et chaleureux, tarde à s'énoncer et n'est pas sans accueillir certaines réserves, quand d'emblée la profession d'allégeance envers Buffon, mais aussi Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, les désignent comme inspireurs et maîtres à penser. Ce sont bien les noms de tous « les plus beaux génies en histoire naturelle » – Charles Bonnet, Needham, Spallanzani, Réaumur, Müller, Leuwenhoëk – qui se bousculent au seuil de l'œuvre romanesque. Si Walter Scott est relégué plus bas dans l'échelle de la gratitude intellectuelle, c'est d'abord, précisément, en raison d'une forme de faiblesse méthodologique, qui est « un défaut de liaison » :

Mais, ayant moins imaginé un système que trouvé sa manière dans le feu du travail ou par la logique de ce travail, il n'avait pas pensé à relier ses compositions l'une à l'autre de manière à coordonner une histoire complète, dont chaque chapitre eût été un roman, et chaque roman une époque<sup>7</sup>.

---

<sup>3</sup> *Idem*, p. 59.

<sup>4</sup> *Idem*, p. 30.

<sup>5</sup> Cité par Claudia Salvi, *Le Grand Livre des animaux de Buffon*, Tournai, La Renaissance du Livre, 2002, p. 58.

<sup>6</sup> Cité en note des *Œuvres* de Buffon, éd. cit., p. 1388.

<sup>7</sup> « Avant-propos », *CH*, I, 10-11.

Or, « il ne suffit pas d'être un homme, il faut être un système » et Walter Scott est « un tailleur de pierres » et non un « architecte »<sup>8</sup> ; lui manque cette vue englobante propre au vrai génie.

Les partis pris de composition n'expliquent pas seuls la prépondérance prise par les naturalistes dans ce patronage littéraire. Si l'on en croit l'éclatante mais assez énigmatique formule de l'« Avant-propos », « l'idée première de la *Comédie humaine* [...] vint d'une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité<sup>9</sup> », invitant l'écrivain à se tourner vers le Muséum et les illustres directeurs qui en ont fait la renommée. Ce couple Humanité/Animalité est décliné dans les paragraphes suivants sous la reformulation Société/Nature – les termes, toujours emphatiquement porteurs de majuscules, s'opposant moins qu'ils ne sont à lire en miroir. Ce qu'a fait Buffon pour la compréhension de la Nature, Balzac se propose donc de le faire dans l'ordre de la Société :

Pénétré de ce système [...], je vis que, sous ce rapport, la Société ressemblait à la Nature. La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'État, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. [...] Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la société<sup>10</sup> ?

Les trente-six volumes du naturaliste, à la publication étalée sur quarante ans, stimulent en réponse un désir mimétique d'embrasser tout le champ social et de le faire entrer dans un monumental édifice romanesque. L'entreprise est néanmoins plus ardue et le mérite, conséquemment, plus grand. Si Buffon peut expédier la description de la lionne en quelques lignes, c'est qu'elle n'est que la variante femelle du lion, alors que la femme est à appréhender *sui generis* : « La description des espèces sociales était donc au moins double de celle des espèces animales, à ne considérer que les deux sexes. » De plus, la complexité de la société est autrement difficile à déchiffrer : « Puis, Buffon a trouvé la vie excessivement simple chez les animaux. L'animal a peu de mobilier, il n'a ni arts ni sciences ; tandis que l'homme, par une loi qui est à rechercher, tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins. » « L'état social » s'offre ainsi comme un objet d'exploration immense, « car il est la Nature plus la Société »<sup>11</sup>.

C'est une discipline nouvelle, en quelque sorte, qui est ainsi créée : la « zoologie sociale », comme la nomme Pierre-Georges Castex<sup>12</sup>. « L'œuvre à faire » est donc autrement ambitieuse et exigeante que celle, aussi admirable soit-elle, menée par les « patients zoographes », ces figures tutélaires de la *Comédie humaine*<sup>13</sup>. Cette poétique empruntée, avec aménagements, explique la composition de l'ensemble romanesque. De même qu'il existe des catégories de mammifères, d'amphibies, d'oiseaux ou d'insectes, on peut classifier la Société : « De là, les divisions si naturelles, déjà connues, de mon ouvrage en *Scènes de la vie privée, de province, parisienne, politique,*

---

<sup>8</sup> « Introduction » aux *Études de mœurs du XIX<sup>e</sup> siècle* (le texte est signé par Félix Davin), *CH*, I, 1151-1152.

<sup>9</sup> « Avant-Propos », *CH*, I, 7.

<sup>10</sup> *Idem*, p. 8.

<sup>11</sup> *Idem*, p. 8-9.

<sup>12</sup> « L'univers de la *Comédie humaine* », préface à la *CH*, I, éd. cit., p. lxxvi.

<sup>13</sup> « Avant-Propos », *CH*, I, 9.

*militaire et de campagne*<sup>14</sup>. » Buffon écrivait dans son *Premier discours*, en tête de l'*Histoire naturelle* : « On pourrait [...] diviser toutes les sciences en deux classes principales, qui contiendraient tout ce qu'il convient à l'homme de savoir ; la première est l'histoire civile, et la seconde, l'histoire naturelle<sup>15</sup>. » Curieusement, Balzac semble récuser, tout au moins dans cet « Avant-propos », la première au profit de la seconde. Évoquant dédaigneusement les « sèches et rebutantes nomenclatures de faits »<sup>16</sup> auxquelles il semble résumer le travail de l'historien, il n'est pas ici sans rappeler l'attitude de Buffon critiquant la taxinomie linéenne et la stérilité conceptuelle qui l'accompagnerait. Ailleurs, pourtant, comme on le sait, Balzac se revendique « historien de la société française » et ce titre lui importe grandement<sup>17</sup>.

Outre cet hommage liminaire, qui est une reconnaissance de dette, des naturalistes éminents se frayent une place dans le corpus romanesque même : essentiellement Buffon, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire – le savant trio projetant son ombre bienfaisante sur les pages de l'« Avant-propos ». Le patriarche Buffon, tout d'abord, apparaît une bonne trentaine de fois dans la *Comédie humaine*, de diverses manières. Il figure exemplairement le grand homme, tantôt étroitement lié aux Lumières et à un certain état de civilisation, tantôt — c'est le plus souvent – incarnant le génie universel, et il côtoie alors dans une énumération admirative et disparate d'autres représentants de l'humanité supérieure : ces « penseurs gigantesques » que sont « les Newton, les Laplace, les Kepler, les Descartes, les Malebranche, les Spinoza, les Buffon » ; ces « hommes d'élite » où l'on compte « Scribe, Rossini, Walter Scott, Cuvier, Voltaire, Newton, Buffon, Bayle, Bossuet, Leibnitz, Lope de Véga, Calderon, Boccace, l'Arétin, Aristote, enfin tous les gens qui divertissent, régissent ou conduisent leur époque »<sup>18</sup>. Par le biais de la citation, Buffon trouve également sa place dans *La Comédie humaine*. Un certain nombre de ses sentences célèbres sont révérencieusement rappelées – « Buffon l'a dit, le génie, c'est la patience »<sup>19</sup>. Enfin, le romancier peut à l'occasion rappeler l'ampleur de sa tâche, plus démesurée encore que celle du naturaliste, et désigner les territoires laissés en friche. Ainsi, dans *La Physiologie du mariage*, trouve-t-on cette boutade : « Ah !... Buffon a supérieurement décrit les animaux, mais le bipède nommé mari... »<sup>20</sup>. Cette espèce-là est en effet du ressort de Balzac, inlassable analyste de la conjugalité.

Georges Cuvier est également l'objet d'une fervente admiration. Les travaux de ce paléozoologue, réputé pour ses recherches d'anatomie comparée, enthousiasment Balzac, que fascine tout particulièrement sa loi dite de *corrélation des formes*, permettant la reconstitution d'un squelette animal à partir de quelques fragments archéologiques. Cette double entreprise d'exhumation de vestiges et de récréation d'une forme originale perdue est parée, aux yeux du romancier, d'un prestige tout poétique. Voulant évoquer un type humain, un usage, un objet tombés en désuétude, Balzac recourt souvent à la comparaison avec l'activité paléontologique du naturaliste mettant au jour, par ses fouilles, les traces d'une vie disparue. Par exemple, dans *La Maison du Chat-qui-pelote* :

À cette époque on voyait moins rarement qu'aujourd'hui de ces vieilles familles où se conservaient, comme de précieuses traditions, les mœurs, les costumes caractéristiques de leurs

---

<sup>14</sup> *Idem*, p. 18.

<sup>15</sup> Buffon, *Premier discours*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>16</sup> « Avant-Propos », CH, I, 9.

<sup>17</sup> Par exemple dans *Les Petits bourgeois* ou la préface du *Cabinet des antiques*.

<sup>18</sup> Respectivement *La Fausse maîtresse* (CH, II, 216) et la *Muse du département* (CH, IV, 760).

<sup>19</sup> *Illusions perdues*, CH, V, 310.

<sup>20</sup> *La Physiologie du mariage*, CH, XI, 930.

professions, et restées au milieu de la civilisation nouvelle comme ces débris antédiluviens retrouvés par Cuvier dans les carrières<sup>21</sup>.

Ou dans *Un début dans la vie* :

Aujourd'hui le coucou, si par hasard un ces oiseaux d'un vol si pénible existe encore dans les magasins de quelque dépeceur de voitures, serait, par sa structure et par ses dispositions, l'objet de recherches savantes, comparables à celles de Cuvier sur les animaux trouvés dans les plâtrières de Montmartre<sup>22</sup>.

Cette histoire-là est exaltante : elle fait remonter à la surface les témoins fossiles d'un monde englouti. La reconstitution d'un tout à partir d'une seule partie, sur le principe de la synecdoque, stimule l'imagination créatrice. Pour donner une idée du génie particulier de Louis Lambert, Balzac écrit ainsi qu'« il sut en déduire tout un système, en s'emparant, comme fit Cuvier dans un autre ordre de choses, d'un fragment de pensée pour reconstruire toute une création<sup>23</sup>. » La princesse de Cadignan est elle aussi, à sa manière, une disciple du naturaliste :

Une femme instruite peut lire son avenir dans un simple geste, comme Cuvier savait dire en voyant le fragment d'une patte : « Ceci appartient à un animal de telle dimension, avec ou sans cornes, carnivore, herbivore, amphibie, etc., âgé de tant de mille ans »<sup>24</sup>.

Mais c'est surtout dans *La Peau de chagrin* que peut se lire l'éloge le plus enflammé du savant :

Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace de l'espace et du temps, en lisant les œuvres géologiques de Cuvier ? Emporté par son génie, avez-vous plané sur l'abîme sans bornes du passé comme soutenu par la main d'un enchanteur ? En découvrant de tranche en tranche, de couche en couche, sous les carrières de Montmartre ou dans les schistes de l'Oural, ces animaux dont les dépouilles fossilisées appartiennent à des civilisations antédiluviennes, l'âme est effrayée d'entrevoir des milliards d'années, des millions de peuples que la faible mémoire humaine, que l'indestructible tradition divine ont oubliés et dont la cendre entassée à la surface de notre globe y forme les deux pieds de terre qui nous donnent du pain et des fleurs. Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle ? Lord Byron a bien reproduit par des mots quelques agitations morales ; mais notre immortel naturaliste a reconstruit des mondes avec des os blanchis, a rebâti comme Cadmus des cités avec des dents, a repeuplé mille forêts de tous les mystères de la zoologie avec quelques fragments de houille, a retrouvé des populations de géants dans le pied d'un mammoth. [...] Il est poète avec des chiffres, il est sublime en posant un zéro près d'un sept. Il réveille le néant [...]<sup>25</sup>.

Ce vibrant hommage souligne la grandeur de cette entreprise de résurrection, quasi orphique, qui est aussi celle de l'écrivain.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, quant à lui, manifeste beaucoup plus discrètement sa présence dans l'œuvre, bien qu'il soit dédicataire du *Père Goriot*<sup>26</sup>. Même si Balzac salue, dans l'« Avant-propos », sa victoire sur Cuvier lors de la controverse scientifique qui les a

---

<sup>21</sup> *La Maison du chat qui pelote*, CH, I, 45.

<sup>22</sup> *Un début dans la vie*, CH, I, 734.

<sup>23</sup> *Louis Lambert*, CH, XI, 621.

<sup>24</sup> *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, CH, VI, 988. Voir aussi, pour donner une idée de la perspicacité et de la ténacité laborieuse du juge Popinot, cette comparaison tirée de *L'Interdiction* : « Sa vie et ses mœurs l'avaient conduit à l'appréciation exacte des pensées les plus secrètes par l'examen des faits. Il creusait un procès comme Cuvier fouillait l'humus du globe » (CH, III, 333).

<sup>25</sup> *La Peau de chagrin*, CH, X, 74.

<sup>26</sup> « Au grand et illustre Geoffroy Saint-Hilaire, comme un témoignage de ses travaux et de son génie. » On peut trouver ailleurs d'élogieuses évocations, par exemple dans *Ursule Mirouët*, où se voit salué « l'immense progrès que font en ce moment les sciences naturelles sous la pensée d'unité du grand Geoffroy Saint-Hilaire » (CH, III, 823).

opposés en 1830, et partage son idée d'« *unité de composition* », c'est-à-dire d'un « même patron pour tous les êtres organisés »<sup>27</sup>, il reste plus proche de Cuvier et de son « fixisme ». Geoffroy Saint-Hilaire adhère en effet à la doctrine transformiste de Lamarck, l'auteur de la *Philosophie zoologique* (1809), qui compromet une vision du monde où les espèces sont bien séparées les unes des autres et forment une chaîne hiérarchiquement organisée — les inégalités naturelles légitimant les inégalités sociales. Or, comme Balzac aime à le croire : « Il a donc existé, il existera donc toujours des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques »<sup>28</sup>. » La théorie évolutionniste ne se contente pas de menacer la suprématie de l'être humain, elle introduit une instabilité dans la nature, fragilisant l'ordre immuable des êtres et des conditions. L'idée d'unité originelle comme loi de la nature, laquelle se décline ensuite dans la diversité des espèces, a en revanche fourni à Balzac un modèle épistémologique stimulant.

Le naturaliste étant lui aussi une « espèce sociale », il se voit enfin représenté parmi les « deux ou trois mille figures » qu'annonce l'« Avant-propos » pour peupler la *Comédie humaine*<sup>29</sup>. On en trouve au moins deux, faisant l'objet d'un portrait du reste moyennement flatteur. L'un est même franchement caricatural : c'est le médecin de Soulanges, dans *Les Paysans*, répondant au nom évocateur de M. Gourdon :

M. Gourdon répétait tout bonnement les idées de Buffon et de Cuvier sur le globe [...], il faisait une collection de coquilles et un herbier, [...] il savait empailler les oiseaux. Enfin, il poursuivait la gloire de léguer un cabinet d'histoire naturelle à la ville de Soulanges ; dès lors, il passait dans tout le département pour un grand naturaliste, pour le successeur de Buffon. [...]

– J'ai, disait-il aux curieux, cinq cents sujets d'ornithologie, deux cents mammifères, cinq mille insectes, trois mille coquilles et sept cents échantillons de minéralogie.

– Quelle patience vous avez eue ! lui disaient les dames.

– Il faut bien faire quelque chose pour son pays, répondait-il<sup>30</sup>.

Ce type du pédant de province partage sa petite gloire locale avec son frère poète, proclamé, lui, nouveau « Piron ». La satire ne porte pas sur l'activité scientifique du naturaliste en elle-même mais sur son dévoiement dérisoire consistant à collectionner des « carcasses » pour poser à l'érudit et impressionner ses concitoyens.

Un autre spécimen de naturaliste se rencontre dans *La Peau de chagrin* en la personne de Lavrille, le premier des hommes de science que va consulter Raphaël afin de percer le mystère de son talisman. Ce « grand pontife de la zoologie », installé « rue de Buffon », présente les traits de l'authentique savant, « dont les veilles étaient consacrées à l'agrandissement des connaissances humaines », mais il n'échappe pas à un traitement comique en raison de sa cuistrerie. Éleveur de canards, il se flatte d'en créer une « cent trente-huitième espèce à laquelle peut-être [s]on nom sera donné. » Et de présenter les « nouveaux époux » : « c'est d'une part une oie rieuse (*anas albifrons*), de l'autre le grand canard siffleur (*anas ruffina* de Buffon). » La nomenclature latine des espèces et les références obscures émaillent ainsi un discours auto-glorifiant : « Vous voyez, mon cher monsieur, que nous ne nous amusons pas ici. Je m'occupe en ce moment de la monographie du genre canard », conclut-il avec importance. Du reste, si sa science

---

<sup>27</sup> « Avant-Propos », CH, I, 8 : « Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. Les espèces zoologiques résultent de ces différences. »

<sup>28</sup> *Ibid.*, 8.

<sup>29</sup> *Ibid.*, 18.

<sup>30</sup> *Les Paysans*, CH, IX, 264.

profonde lui permet de reconnaître dans le lambeau de cuir que soumet Raphaël à son expertise « un des produits les plus curieux de la zoologie », elle s'avère tout à fait impuissante à répondre aux interrogations angoissées du jeune homme<sup>31</sup>. Il est vrai que ses confrères physicien et chimiste échoueront eux aussi à désenchanter la peau d'onagre.

Buffon et ses disciples du Muséum, en explorateurs méthodiques et exhumateurs infatigables des productions de la nature, sont ainsi étroitement liés à la genèse de *La Comédie humaine* : la poétique balzacienne s'élabore dans le sillage de ces savants zoologues qui ont donné à voir des mondes insoupçonnés à l'étourdissante variété, parés de poésie et néanmoins avérés. Or, dans le champ littéraire aussi, « le propre de l'art est de choisir les parties éparses de la nature, les détails de la vérité, pour en faire un tout homogène, un ensemble complet »<sup>32</sup>. Le portrait du romancier se confond alors avec celui du naturaliste :

Observateur sagace et profond, il épiait incessamment la nature ; puis, lorsqu'il l'a eu surprise, il l'a examinée avec des précautions infinies, il l'a regardée vivre et se mouvoir ; il a suivi le travail des fluides et de la pensée ; il l'a décomposée, fibre à fibre, et n'a commencé à la reconstruire que lorsqu'il a eu deviné les plus imperceptibles mystères de sa vie organique et intellectuelle. [...]. Cette science n'excluait pas l'imagination<sup>33</sup>.

Anne RICHARDOT  
Université Lille-III

---

<sup>31</sup> *La Peau de chagrin*, CH, X, 239.

<sup>32</sup> « Introduction » aux *Études de mœurs du XIX<sup>e</sup> siècle*, CH, I, 1164.

<sup>33</sup> *Ibid.*, 1171.